



Brosquil Edicions et le Colegio de España-Cité Universitaire
ont le plaisir de vous inviter à la présentation du roman

Marta dibuja puentes
de Carles Cortés,

(traduction de l'original en catalan *Marta dibuixa ponts*)

avec l'intervention de Montserrat Prudon et Amador Calvo
et en présence de l'écrivain.

Vendredi 29 février 2008, 18 heures.
Colegio de España. Cité Universitaire. Paris (RER b)



Présentation roman Carles Cortés

par Amador Calvo i Ramon (Docteur par l'Université Paris 8)

Carles Cortés nous propose une deuxième fois un roman au féminin qui est pour le moins un défi en soi pour un auteur homme, et si en plus on tient compte que cet auteur emprunte et épouse de l'intérieur une voix et une conscience féminine qui ne laissent percevoir en aucun moment l'artifice, et qui sans tomber dans des lieux communs bâtit un personnage et une narration cohérent l'un, efficace l'autre. Question de voix, *Marta dibuixa ponts* est un récit à la première personne où le personnage principal réalise une quête personnelle sur son propre vécu. Cette tentative de construction se fait avec les matériaux d'un discours que Marta nous débite à travers le monologue intérieur, prospection d'elle-même et par elle-même, et d'un filtrage de toute une série de messages qui lui viennent de l'extérieur, incluant ceux d'une langue de communication familière. On peut penser que le prosaïsme caractéristique de l'écriture de ce roman, à travers une langue d'apparence simple à laquelle peut s'identifier tout Valencien, correspondrait à une recherche d'effet de réalisme qui rapproche le lecteur du vécu de la protagoniste. L'appropriation par Marta de ces messages apparaît dans le récit par le discours rapporté des personnages qui ont compté dans sa vie. Nous parlons au passé car ce qu'elle nous fait lire dans ce roman dans le roman de Carles Cortés, il a fallu qu'elle retrouve son propre passé après un long cheminement qui débouche souvent dans des sentiers qui bifurquent. Or il aurait mieux valu se servir, comme le titre le donne à lire, l'idée sinon des contours, des lignes tracées par ce récit pour relier les deux bouts d'une vie et d'une existence que Marta ne voyait que comme une rupture, sans se rendre compte que les épisodes Alicante et Naples, les deux rives d'une même mer, s'inscrivaient dans le tout unitaire de son propre être. La vraie problématique que semble soulever ce récit - qui apparaît de manière récurrente à travers la poétisation du symbole des ponts - c'est que l'intériorisation que Marta fait du réel, ne la mène qu'à une maladroite représentation de l'esprit.

Cette œuvre est parfaitement articulée d'un point de vue structurel en trois parties : dans la première « Les fondations du pont » Marta nous décrit d'une part sur quelles personnes reposait son univers affectif à Alicante, avant que la brisure se produise. J'appellerai brisure cette ligne courbe que dessine un pont d'un point A ou départ à un point B ou destination. Marta croit avoir rompu avec Alicante après la mort de sa grand-mère et cet abîme d'incompréhension qui s'est creusé entre elle et ses parents, et entre elle encore et le traumatisme de ses deux expériences amoureuses pré-napolitaines. Mais en réalité il n'y a pas de vraie rupture car « l'effondrement du pont », titre du deuxième chapitre, n'existe qu'à travers les lignes confuses et fragiles d'un dessin d'enfant qui correspond à l'exécution de l'ébauche imparfaite qu'elle a faite de son vécu. C'est pourquoi, il n'y a pas moins d'onze références à des ponts symboliques qui ferment souvent les chapitres. C'est peut-être pour cela que l'actance de son ami Sandro prend une valeur si symbolique : il peint des aquarelles. Ces peintures aux contours flous représentent l'absence de lignes précises dans la manière que Marta aborde la vie, et d'ailleurs, l'aquarelle devient le symbole indissociable de cette eau qui coule sans cesse sous les ponts factices de la protagoniste. C'est donc à Naples que Marta tente de consolider des fondements d'un autre édifice qu'elle voudrait neuf comme après une renaissance, celle de l'être désormais autonome, sans se rendre compte qu'elle est en train d'édifier avec son vécu, et de tracer avec ses actes, le départ d'un deuxième pilier qui trace sans cesse des lignes en va et vient vers son lieu d'origine. Elle a voulu être tellement maître de son propre parcours et de l'amour de Fabrizio, qu'elle a fini par se créer un monde de fiction, qui n'existe que sur la feuille d'un dessin où elle a représenté sans le savoir l'enfance qu'elle a du mal à quitter et où elle emprisonne sa vie, ou la maison dans laquelle elle se laisse emmurer, où Fabrizio, son amant italien, l'enferme chaque soir. Sa vision floue, en aquarelle, correspond à une sorte de confusion des sentiments à la Stefan Zweig qui débouche dans une profonde confusion identitaire et d'identités. Un premier traumatisme qui s'était produit dans son corps se renouvelle avec Riccardo et avec Fabrizio ; Marta

assimile l'infidélité de son père aux infidélités de Fabrizio, le départ en bateau de Fabrizio avec le départ du mari de la grand-mère, la mort de la grand-mère à une sorte de mort de son existence à Alicante, le secret de la robe rouge de la grand-mère à celui du saignement de Marta après sa première expérience "amoureuse", et à la robe rouge qu'elle affectionne le plus, l'histoire d'Alicante à celle de Naples : une géographie urbaine similaire y est pour quelque chose, le roman que lui impose Fabrizio à celui qu'elle voudrait écrire. Marta doit vraiment mettre une fin à toutes les dépendances et soumissions, qui la lient aux êtres aimés, pour enfin bâtir le pilier central du pont de sa propre écriture - qu'elle croyait effondré - sur la mer qui relie Alicante à Naples, réceptacle symbolique qui recueille à la fin les cendres de sa grand-mère et de ses parents, et lieu de son affranchissement définitif.

J'avais parlé précédemment d'un effet de réalisme qui nous est donné à travers la langue, mais c'était sans aborder trois points essentiels qui lient ce roman à une appréhension de la géographie indissociable d'une histoire vue dans sa continuité. L'historicité passe par le récit - héritage oral - de la grand-mère (veuve) qui raconte à Marta le travail des femmes aux usines textiles d'Alcoï, juste après la guerre civile, et comment elle s'est battue, s'affirmant fièrement en tant que femme parée de sa robe rouge, pour avoir le même travail que les hommes, et pour lutter contre les prévisibles rapports de soumission aux hommes au sein de l'usine. C'est d'ailleurs ce legs de la grand-mère qui contribuera à amener Marta à son affranchissement en tant qu'individu, dans le prolongement des luttes menées par les femmes durant la République, renouvelées dans le contexte moderne de l'Espagne. Une autre référence aux conquêtes de la République, reprises par la démocratie espagnole est l'accession au divorce, bien que pour Marta équivaille à une nouvelle rupture ou effondrement des ponts de son univers d'enfant. Un troisième rapport au contexte historique nous vient de Naples, véhiculé par le mépris dont témoignent certains personnages vis-à-vis de leur langue maternelle, ce qui tisse un parallèle évident avec cette même problématique lorsqu'on pense au Pays Valencien, terre de l'écrivain.

Je dirai pour conclure que sous une apparence simple et prosaïque, proche parfois du dialectal, ce roman repose sur une riche armature de symboles poétiques souvent traversiers : picturaux ou cinématographiques. Je rappellerai seulement la scène onirique du bal des hommes/coqs qui harcèlent l'héroïne, ou la fête de la Saint-Sylvestre sur une terrasse napolitaine ou les corps se cherchent à travers des couloirs de draps pendus. A différents moments, d'ailleurs, j'ai lu ce roman comme le scénario d'un film, dont les articulations semblent issues d'une ébauche bien plus succincte, qui nous ramènerai aux contes de Carles Cortés, avec lesquels l'auteur s'est initié à l'écriture et à travers lesquels il a montré son talent d'écrivain.

Je souhaite que cette présentation soit avant tout une invitation à la lecture.



Montserrat Prudon-Moral
Professeur des Universités
Université Paris 8

Présentation de la traduction du roman: *Marta dibuja puentes* de Carles Cortés

Dans le cadre de la journée d'Études catalanes célébrée le 29 février 2008 au Colegio de España de la Cité Universitaire de Paris, rencontre organisée par Traverses, équipe internationale de recherche de l'université Paris 8, nous avons le plaisir d'accueillir Carles Cortés pour la présentation de la traduction d'un de ses romans.

Membre de Traverses et de différents groupes de recherche, l'auteur est aussi un collaborateur fidèle de l'équipe. Aux activités qui sont celles d'un universitaire – enseignement et recherche –, Carles Cortés ajoute l'élaboration d'une œuvre écrite de critique littéraire et de création. Dans le domaine de la recherche, la plupart de ses publications portent sur la narrative féminine catalane. Il s'est notamment intéressé à l'œuvre de Mercè Rodoreda et lui a consacré sa thèse doctorale. On lui doit également plusieurs anthologies qui recueillent un choix de narrations courtes – contes – de grandes romancières catalanes : Carme Riera, M. Antònia Oliver, Maria Mercè Roca ou Isabel-Clara Simó.

Nous sommes, cela est bien connu, papivores impénitents. Aussi, après une belle journée passée autour du livre de Maria Barbal (*Pedra de tartera*), nous voilà prêts à vous suggérer d'autres lectures, à vous présenter un livre qui hume bon encore l'encre de sa toute récente édition : la traduction en castillan du roman de Carles Cortes : *Marta dibuixa ponts* (2003)

Marta dibuja puentes

publiée par les éditions Brosquil (Valencia), N°16 de la collection «sin Horizontes».

Remarquons que Carles Cortes n'en est pas à son coup d'essai, puisque son premier roman *Veu de dona* (Columna 2001) a été, lui aussi, traduit en castillan et publié sous le titre *Los sueños de Eva* par les mêmes éditions Brosquil.

Deux romans publiés – sans compter des recueils de contes et autres participations à des ouvrages collectifs –, voilà qui démontre que Cortes est non seulement un écrivain de langue catalane actif, mais aussi un homme heureux, en tous cas un romancier qui peut être satisfait de sa bonne étoile. Peut-être conviendrait-il d'ajouter : et de la qualité des livres impliqués. Je laisse au lecteur le soin d'en juger !

Je voudrais d'entrée de jeu souligner le bien fondé de toute traduction. Il est inutile de souligner à quel point est nécessaire et gratifiant pour un écrivain de langue catalane de bénéficier de la diffusion que suppose la transcription de ses œuvres en langue castillane (quelques 400 M d'hispanophones de par le monde ! répartis dans 21 pays, dont plus de 20 M aux USA...) C'est de plus, au-delà de la promotion à titre personnel, une manière de rendre hommage à une langue longtemps tenue sous le boisseau.

A l'évidence, la situation de l'édition catalane, de sa promotion / distribution et de sa divulgation permise par la traduction en d'autres langues, est bien différente de ce qu'elle fut dans un passé récent. Il y a quelques années seulement, alors qu'il était interrogé sur une radio parisienne, le jeune Quim Monzó affirma : « je suis le seul catalan dont toute l'œuvre ait été

traduite en français ». L'ingénuité apparente cachait la boutade, car à ce moment là, l'auteur – aujourd'hui plus que reconnu –, n'avait publié qu'un seul volume ! Le mot fit sourire, qui caractérisait son auteur, mais avait le mérite de mettre l'accent sur l'importance pour un écrivain d'avoir ainsi accès à un cercle élargi de lecteurs. Cette diffusion, et l'intérêt des jeunes générations d'écrivains – de quelque domaine linguistique qu'il s'agisse – pour ce type de promotion, est une preuve supplémentaire, si besoin était, de la normalisation de la production en catalan, du statut – identique à celui des autres langues européennes – que cette langue a désormais acquis. Sans vouloir comparer cette avancée avec les traductions du domaine anglophone (ce serait un autre sujet pour ne pas dire un autre combat !), il n'en demeure pas moins vrai que la frilosité des éditeurs s'est estompé, tout comme s'est estompé un certain complexe d'infériorité culturelle, spécifique dit-on, au monde ibérique (et pas seulement catalan). Il n'y a plus à protéger une langue qui peut se défendre comme n'importe quelle autre – qu'il soit clair que je ne parle ici que de la production écrite et de la création en m'interdisant d'entrer dans la polémique stérile de la langue parlée de manière usuelle par la rue et les médias –. Ainsi le nombre de livres catalans traduits en français – avec le soutien du CNL, le Centre National des Lettres –, confirmerait ces propos et soulignerait le courage de certains éditeurs – en général ceux qu'on appelle les petits ! – qui osent lancer sur le marché, oh combien aléatoire ! de la poésie et du théâtre, des œuvres catalanes qui voient ainsi leur première édition étrangère ou leur première mise en scène. La page 12 du périodique *Le Monde 2* (23 février 2008) avec son titre hyperbolique en faveur de la langue catalane que je vous montre : « le catalan est une langue idéale », eut été inconcevable il y a quelques années seulement !

Vous aurez remarqué que, passant du domaine hispanique au domaine français, j'ai glissé, subrepticement, d'une traduction à l'autre, d'une langue à l'autre. Ce n'est pas par inadvertance ! Je persiste et signe : on sait qu'il a toujours existé, au plan culturel du moins, une relation aussi intense qu'ambiguë, du type « amour / haine » ou « confiance / méfiance » – et déception problématique dans certains cas – entre la France et la Catalogne. Mille exemples, que je tairai, en porteraient témoignage ! Or, ce qui s'applique ici est valable là... Car, pour peu qu'on s'intéresse au fait catalan, on découvre très vite que la relation établie entre les domaines catalan et castillan dans le périmètre péninsulaire est, ou fut longtemps, non moins conflictuelle que celle que je viens d'évoquer. Cela est connu et il est facile de suivre la trace chronologique de cette méconnaissance réciproque. Et c'est, par conséquent, une raison de plus pour saluer la traduction d'aujourd'hui qui, je le répète, témoigne de l'ouverture et de la compréhension culturelle, réciproque elle aussi, et du travail éditorial dont elle témoigne. Merci donc à l'éditeur pour cette réalisation et merci à l'œuvre qui l'a autorisée.

Je dirai peu de choses de la traduction elle-même. On la doit à Isabel Marcillas et Mila Espinosa. Je vous disais que le livre sort des presses... et je le découvre en même temps que vous ou presque ! Mais je connais la qualité d'écriture de l'auteur tout comme celle de ses traductrices. Ces dernières, alicantines et universitaires, sont parfaitement bilingues et la langue du romancier est suffisamment fluide pour être « vraie » dans sa traduction, pour sonner juste. Quelques passages en témoigneront, que je vous ferai entendre tout à l'heure en confrontant les deux versions.

Pour clore le thème de la traduction, j'aimerais faire un commentaire à l'éditeur, commentaire qui relève de ma sensibilité professionnelle de traductrice : quelle importance attribue-t-il aux auteurs de la traduction ? car leurs noms n'apparaissent pas sur la couverture... Il me semble que, même si cela est signalé à l'intérieur, il y a là méconnaissance ou oubli du rôle important

de courroie de transmission que représente la traduction d'un ouvrage. En France, plusieurs associations – dont l'ATLF (Association des Traducteurs Littéraires de France) – veillent à ce qu'elle soit toujours prise en compte, à ce que le nom des traducteurs ne soit pas escamoté... Dans le domaine ibérique, la traduction a eu pendant longtemps ses lettres de noblesse : qu'en est-il aujourd'hui ?

Carles Cortés a beaucoup travaillé sur l'écriture narrative féminine en catalan. On lui doit, entre autres, je le répète, de pertinents travaux sur Mercè Rodoreda (dont sa thèse doctorale) et une abondante contribution à l'élaboration de différentes Anthologies. Il a observé à plusieurs reprises ce qui fait la spécificité de ce discours au féminin. Familiarisé avec cet univers, l'auteur sait l'évoquer avec précision et un ton juste. Il n'est pas surprenant alors que ses deux premiers romans se centrent sur un personnage féminin, thématique dont ici le titre éponyme se fait porteur. *Marta dibuja puentes* illustre ce que je viens de dire. Le roman décrit l'itinéraire – que l'on peut qualifier d'initiatique – du personnage principal, une jeune fille, prénommée Marta.

L'histoire s'inscrit entre deux départs, de part et d'autre de la Méditerranée : Alacant et Naples. Elle est énoncée par le personnage central qui dit « je » et, dans un mouvement rétrospectif de flash-back, évoque les péripéties de ce parcours après son retour définitif dans sa ville natale, Alacant. A la fin de ses études Marta quitte sa famille, son université, sa ville et s'installe à Naples où elle a obtenu un poste de lectrice. Quelques années plus tard, elle refait le voyage en sens inverse dans un retour qu'elle veut définitif. Ce vécu d'une étape en forme de pont entre deux mondes culturels différents, deux langues différentes, lui permet de reconnaître son double enracinement dans le déracinement réitéré et d'exorciser le traumatisme qui a provoqué son premier départ. Ce retour est en quelque sorte une affirmation identitaire.

Le titre : «Marta dibuja puentes» qui pourrait être traduit en français par « Marta dessine des ponts », peut ainsi être tenu pour la synthèse de l'histoire qui nous est racontée : le personnage Marta s'éloigne des lieux où elle a pris racine – elle quitte d'abord celui de son enfance, de son adolescence, celui de sa famille et de la figure tutélaire de sa grand'mère –, puis s'arrache à celui de son âge adulte, de sa vie amoureuse, de ses espoirs et désespoirs. Mais dans le même temps, elle relie ces deux univers, se détache d'eux tout en leur restant fidèle. Dans cette aspiration à concilier deux mondes, à dépasser leurs différences, à se construire sans se trahir, se perçoit clairement la voix de l'auteur. Nous connaissons tous la volonté de Carles Cortés de célébrer dans le monde méditerranéen ce qui unit plutôt que ce qui sépare. À preuve, si besoin était, notre commun programme de recherche en cours qui prétend réunir les différentes rives de la Méditerranée comme Traverses aspire à prendre en compte la pluralité des écritures.. Flaubert ne disait-il pas : « madame Bovary c'est moi » !

Comme dans le premier roman, on trouve dans cette narration quelques éléments récurrents, non seulement la présence féminine déjà évoquée (celle de la grand'mère, aussi emblématique que peut l'être le retour aux sources de l'itinéraire évoqué, est d'ailleurs soulignée dans la préface de Maria-Antònia Oliver) mais aussi une émergence systématique des odeurs, des couleurs, appréhension sensorielle / sensuelle du monde décrit, assortie de la portée symbolique, là encore, du moindre détail.

Une odeur est ici omniprésente, celle de « pomme verte » (p. 246, **lecture dans les deux langues** ¹) dont le lecteur découvrira qu'elle renvoie surtout au souvenir de la grand'mère – et je n'insisterai pas davantage car Amador Calvo va sans doute vous entretenir de la prégnance de ce souvenir – et, dans le même esprit, l'insistance mise sur les couleurs et les fleurs, dont on connaît par ailleurs l'importance dans l'œuvre de Mercè Rodoreda (p.245, **lecture dans les deux langues** ²). Enfin, comment ne pas interpréter la signification de cette porte qui se ferme, en guise de conclusion ? L'initiation est terminée, le port d'arrivée est là et, avec lui, l'identité affirmée.

Carles Cortés sait conduire son récit, il capte aisément l'attention du lecteur et prend place définitivement dans la génération de jeunes écrivains de langue catalane témoins de leur temps qui savent transmettre les préoccupations individuelles, celles d'un vécu sans transcendance, au sein d'une collectivité culturelle qui se sait et se veut multiple.

Il ne reste qu'à souhaiter d'avoir bientôt à célébrer une autre traduction, en français celle-là ! Qu'il en soit ainsi !

2. Quelques questions à Carles Cortés :

- A) Ton travail sur l'œuvre de Mercè Rodoreda a été évoqué. Quelle part donnerais-tu dans ton écriture narrative à l'influence des romancières catalanes auxquelles tu as consacré des travaux et à Rodoreda en particulier ?
- B) Marta, le personnage principal du roman, « peint / dessine des ponts » elle construit ainsi des ponts entre un avant et un après ; entre une culture et l'autre, métaphore qui peut être celle de sa propre construction. D'autre part, elle attribue une grande importance aux couleurs, commente souvent des œuvres de peinture. Quelle place accordes-tu dans ton univers personnel à cet art ? Je rappelle que tu es l'auteur de *Vull ser pintor* une monographie sur le peintre Antoni Miró.
- C) En jouant sur les couleurs, les odeurs et les sons, tu suis le poète à la trace et établis une sorte de « correspondance » qui semble identifier le personnage à travers ces notations sensorielles. Quel rôle jouent dans ton écriture ces interférences propres à la démarche traversière autant que transversale ?
- D) As-tu **d'autres projets** : la traduction en français de ce roman ? l'écriture d'un autre roman ?

¹ Text català, p. 246 : « totes les imatges antigues...una nova existència »

² Text català p. 245 : « He comprat diverses plantes....del gust de l'àvia »